

Philosophie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **30 (1897)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

chaîne d'or. Peut-être, du reste, M. Westphal n'est-il pas loin de partager cet avis, puisqu'il déplore (page 74) « une équivoque fatale, qui est, dit-il, au fond de nos relations avec l'Etat. »

PH. BRIDEL.

PHILOSOPHIE

CH. RAPPOPORT. — MÉTHODE ET PRINCIPALES TENDANCES DE LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE¹.

Il semblait que depuis longtemps la philosophie de l'histoire avait vécu ; qu'elle s'était confondue avec la sociologie, ou qu'elle s'était contentée de n'être qu'un ensemble confus de réflexions et d'aperçus généraux sur la marche générale de l'histoire, sans lien logique, sans rien de systématique. Il paraît qu'il n'en est pas ainsi et M. Ch. Rappoport réhabilite, dans sa très intéressante étude, la discipline négligée ; il essaie d'établir son caractère vraiment scientifique, et de légitimer ses prétentions à former un tout, avec un objet propre et des méthodes particulières.

Il s'agissait tout d'abord de démontrer sa *possibilité*. M. Rappoport ne trouve pas que les œuvres de Vico, de Bossuet, de Condorcet, de Herder, de Hegel ou de Comte suffisent à prouver son existence, — cela ne signifie en effet pas grand'chose, — et il juge utile d'aborder cette question de principe. Après une critique serrée des objections présentées par des philosophes et des savants qui nient la possibilité de la philosophie de l'histoire, il tente d'établir cette possibilité en s'appuyant surtout sur la considération du développement considérable, et des applications toujours plus nombreuses, de la méthode objective dans les recherches historiques. Il fait voir aussi très nettement ce qu'il y a de général et de particulier dans tout événement, dans tout personnage historique, et montre que ce dualisme n'empêche nullement la philosophie de l'histoire de devenir une science.

On a eu le tort jusqu'à présent de s'en faire une idée trop étroite, de ne considérer qu'un ou deux facteurs de l'histoire à l'exclusion des autres, et cela a retardé les progrès de la nouvelle discipline.

¹ *Zur Charakteristik der Methode und Hauptrichtungen der Philosophie der Geschichte*, von Dr Ch. Rappoport, Berne, A. Siebert 1896.

Ces facteurs, M. Rappoport les ramène aux trois suivants, qui sont d'une importance capitale : le milieu naturel ou physique, — le milieu individuel ou psycho-physiologique, et le milieu historique ou social. Il faut les considérer tous trois, et concilier ici comme ailleurs l'idéalisme et le matérialisme, mettre de côté tout parti pris, tout préjugé, si l'on veut construire quelque chose de positif et d'intégral.

La nouvelle science rejettera donc toute conception étroite, comme aussi les méthodes providentielle et métaphysique, pour ne conserver que la méthode purement *scientifique* et inductive.

Encore une fois, l'étude de M. Rappoport est très intéressante, facile à lire, et sur la plupart des points, sinon sur tous, concluante.

ROBERT FATH.

ALOYS BERTHOUD. — LE SURNATUREL CHRÉTIEN EN REGARD DE L'HYPNOTISME ET DU SPIRITISME¹.

LOUIS GARDY. — LE MÉDIUM D. D. HOME².

Les deux ouvrages mentionnés traitent, l'un dans plusieurs de ses parties, l'autre dans son entier, le problème de la médianimité ou médiumnité. Le but de M. Gardy est le suivant : en s'appuyant sur le volume publié par M^{me} Dunglas Home, *Vie et mission de Home*, rétablir les faits ; écarter la légende qui s'est donné libre carrière quand il s'agissait du plus grand médium du siècle, mais retenir en s'appuyant sur des documents authentiques ce qui n'était pas légende ; en d'autres termes, fournir les moyens d'apprécier sans parti pris l'étrange figure de Home, en se souvenant bien que « le vrai n'est pas toujours vraisemblable. »

L'ouvrage de M. Berthoud a un but autrement étendu. Il ne s'agit pas seulement des faits, mais surtout de l'interprétation des faits. Voyons rapidement les deux thèses fondamentales :

1^o Les faits, M. Berthoud les admet tous, les phénomènes spirites comme les phénomènes d'hypnotisme. Et y en eût-il de bien plus étranges encore que ceux que nous connaissons, M. Berthoud ne les niera jamais de parti pris en les déclarant à priori impossibles. C'est là une largeur de vues que nous ne saurions assez

¹ Trois conférences, etc. Lausanne, 1896, Georges Bridel et Cie, 103 pages

² Sa vie et son caractère d'après des documents authentiques. Genève, Eggimann et Cie ; Paris, Librairie des sciences psychologiques, 157 pages.

admirer. Sans doute M. Berthoud écarte et déclare mystification les célèbres expériences de Crookes avec miss Cook. Mais c'est là un cas spécial. De ces phénomènes, que les spiritistes appellent manifestations d'outre-tombe, peuvent parfaitement avoir lieu. M. Berthoud niera seulement qu'on puisse en effet les interpréter comme manifestations d'outre-tombe. Il se gardera bien de contester leur phénoménalité. (Voir, par exemple, Appendice IV.)

Tous ces phénomènes, M. Berthoud les explique par la *cérébration* inconsciente. Il croit aux médiums, il croit aux tables qui parlent, il croit aux attouchements de mains mystérieux (même très violents ; cf. p. 95), il croit aux pieds et aux mains des fantômes venant se mouler dans de la paraffine ou du plâtre, il croit à l'écriture spontanée et à tant d'autres choses étranges ; il croit en un mot à la *force psychique* ou tout au moins il ne défend pas d'y croire. Ce sont là des phénomènes supranormaux, mais non surnaturels. Notre esprit, notre pensée peut agir, même matériellement et à distance, quoique ce soit l'exception. Certaines personnes sont plus particulièrement douées de cette faculté d'action supranormale, ce sont les *médiums*. Enfin nous aurons donné tous les éléments de l'explication naturelle des phénomènes spirites quand nous aurons ajouté que les médiums agissent d'une façon parfaitement *inconsciente*. C'est bien eux qui mettent en action la force psychique, mais à leur propre insu. Ainsi s'explique aisément que, non seulement les spectateurs des phénomènes spirites, mais les auteurs mêmes de ces phénomènes, les médiums, croient à l'intervention d'êtres désincorporés.

Que penser de la thèse de M. Berthoud ? Certes la *cérébration inconsciente*, le *dédoublément de la personnalité* et toutes ces explications scientifiques qui ne diffèrent que par les noms, rendent compte de beaucoup des phénomènes en question. M. Berthoud invoque des autorités comme M. Liégeois (p. 24) et M. Pierre Janet (p. 96). Nous nous permettrons de citer à notre tour, comme prenant en considération spécialement ces phénomènes spirites, par exemple, M. Binet (*Altérations de la personnalité*, III^e partie, chap. VII, puis déjà II^e partie, I, II, 2 ; V, VII, 3 ; IX, 3, etc.) et en Allemagne M. Dessoir (*Doppel-Ich*, p. 30, sq. 21, 40).

Arrivera-t-on à tout expliquer ? Il n'y a pas de raison pour en douter. Cependant il faut reconnaître que tout n'est pas expliqué, ni même explicable par les moyens dont nous disposons aujourd'hui. M. Berthoud admet lui-même, pages 13-14, que les mé-

diums ne peuvent révéler par les actes qu'ils produisent, que des faits dont ils ont une connaissance préalable. Ainsi ils ne parleraient jamais d'une personne dont ils ignorent l'existence. Et en effet, il est bien naturel que le cerveau ne puisse pas, même inconsciemment, travailler avec des matériaux qui n'y ont pas été déposés. Or cette règle, ou plutôt ce corollaire de l'interprétation par la cérébration, est vérifié souvent, dans la plupart des cas, — mais pas toujours cependant. — Et cela est grave, il est impossible de le contester. Voyez, par exemple, D. D. Home ; il sait, en tant que médium, que le nom du mari de Mrs Lyon est Charles, et pourtant les faits tels que les rapporte M. Gardy (p. 107) montrent qu'évidemment ce nom ne lui avait jamais été dit. Voyez également, dans l'opuscule de Gardy, l'histoire étonnante de la dame grise dans le cercueil, pages 77-84. Ou bien lisez, chez M. Berthoud lui-même, pages 9-10, les deux phénomènes de seconde vue (Apollonius de Thyane et Swedenborg) aussi irrécusables l'un que l'autre. Ici le cerveau est passif et non pas actif ; il y a action, inspiration d'une connaissance dont le médium, réduit à lui-même et à la cérébration inconsciente, ne peut être l'auteur. On ne peut supposer en effet que la personnalité seconde de l'individu soit allée chercher, pour ainsi dire, l'inspiration ; non, c'est, nous le répétons encore, action du dehors sur le médium. Nous ne voudrions pas avoir dit que ces cas-là soient inexplicables en soi, seulement aujourd'hui ils ne le sont pas autrement que par une action indépendante du médium conscient ou inconscient. Sans doute, quand les spiritistes déclarent que les agents sont des esprits, ils font une hypothèse. Mais leur hypothèse est ici plausible, tandis que celle de M. Berthoud ne rend pas compte de ces faits-là. Comme, de plus, la vérification *expérimentale* de la force psychique telle que la conçoit M. Berthoud n'est pas faite, il en résulte que l'explication des phénomènes comme l'accordéon jouant tout seul, la touche écrivant sur l'ardoise, les coups reçus par M. Gibier (p. 95), etc., peut aussi bien être cherchée dans l'interprétation spiritiste que dans l'interprétation par cérébration. En d'autres termes, si les spiritistes s'avisent d'expliquer *tous* les phénomènes étranges dont il est question par l'action d'esprits désincorporés, on n'aurait aucun motif de leur en contester le droit au nom de la science, puisque certains phénomènes — ceux que nous avons relevés tout à l'heure — ne sont explicables aujourd'hui *que* de cette façon.

2^o Le second problème posé par M. Berthoud est celui-ci : le surnaturel chrétien est-il amoindri ou ébranlé par les faits signalés, faits étranges, supranormaux, mais *naturels*? Réponse : point du tout. Car le surnaturel chrétien n'est pas tant dans les miracles extérieurs que dans les miracles spirituels. « Le surnaturel chrétien, c'est la vie divine se déployant au sein de l'humanité pour se communiquer à elle. » Qu'importe la manière dont cette manifestation de la vie divine a lieu ; c'est une question toute secondaire ; l'essentiel à considérer dans le miracle, c'est son but. Dès lors, naturel ou surnaturel en soi, un phénomène est miracle, s'il opère dans le sens d'une propagation de la vie divine. Exemple : Naaman le lépreux. Il n'est pas impossible que la vraie cause de la guérison soit la *force psychique* émanée du prophète et que l'eau du fleuve n'eût qu'une valeur symbolique : « Le miracle cesse-t-il dès lors d'être un *miracle*, une intervention divine ? Pas le moins du monde, le prophète ayant agi sur l'ordre de Jéhova » (p. 40), et plus bas : « Vous dites que le mécanisme *naturel* est identique ? Il n'importe ; le monde d'action est tout autre, il est miraculeux parce qu'il est divin. » (p. 40.)

Ainsi, il n'y a pas à en douter, pour M. Berthoud la différence entre phénomènes miraculeux et phénomènes non miraculeux est avant tout subjective. Il n'y aurait même pas besoin, à strictement parler, d'en admettre une autre.

Nous partageons absolument cette manière de voir ¹. Mais pourquoi M. Berthoud ne s'en est-il pas tenu là ? Il nous semble qu'en précisant et en finissant par admettre pourtant dans certains cas du surnaturel au sens propre du mot et non plus seulement du supranormal, M. Berthoud a quelque peu rabaisé l'idée d'un Dieu tout-puissant.

En effet (p. 40-41), M. Berthoud dit du Seigneur : « Fidèle au principe de l'économie des forces, il ne crée rien de superflu et utilise toujours les matériaux qu'il a sous la main, » et puis notre auteur ajoute : « En revanche, il supplée largement à tous les déficits. » Donc il y a des déficits, même pour Dieu ; il est obligé lui, le Tout-Puissant, de recourir au miracle ; il ne peut pas agir naturellement. Et nous ne faisons pas tort à la pensée de M. Berthoud, puisqu'il dit (p. 32) : « Si Dieu avait pu sauver le monde sans miracle, il l'eût sauvé sans miracle. » Sans doute il n'y a pas lieu en

¹ Cf. *Revue de théologie et de philosophie*, mars 1897.

réalité de le faire, mais en soi M. Berthoud reconnaît pourtant qu'une telle hypothèse n'est pas illégitime.

Puisque pourtant M. Berthoud se propose comme but de montrer qu'il n'y a pas solution de continuité entre science et foi, il était plus simple de proclamer partout la foi comme l'agent du miracle et de rayer de la théologie le concept du miracle objectif. C'est un dernier pas à faire et M. Berthoud n'hésitera pas à le franchir. Il ne peut lui en coûter beaucoup après avoir dit explicitement : « Il nous est absolument égal que ce soit l'agent *naturel* ou l'agent *divin* qui ait la plus grosse part dans la production du phénomène : ce *pesage* de leurs quantités respectives nous paraît aussi impraticable qu'inutile... » (p. 42.)

Pour ce qui est du point de vue apologétique, nous admirons sans réserve le beau travail de M. Berthoud. Il serait difficile de faire mieux.

ALBERT SCHINZ.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ SUISSE DE CULTURE MORALE.

Un article de cette revue ayant été consacré (septembre 1896) au mouvement qui a donné naissance aux sociétés de culture morale, nous pouvons mentionner sans longue introduction et sans longs commentaires les quelques publications faites jusqu'ici par la branche suisse de cette association.

Chacun peut suivre, sans peine aucune, la marche de la Société suisse de culture morale, en prenant connaissance d'un bulletin publié bimensuellement par M. G. Mayer ; le bulletin est joint à titre de supplément à la revue économique et sociale de M. Drexler. Cette revue porte aujourd'hui sur la couverture :

« Schweizerische Blätter für Wirtschaft und Socialpolitik... Mit Beilage : Die Ethische Bewegung. »

Nous avons sous les yeux deux de ces suppléments. Dans l'un M. G. Mayer pose la question : Oui ou non, une société de culture morale a-t-elle sa raison d'être en Suisse ? Notre pays occupant une position très favorisée en Europe, c'est-à-dire n'étant pas soumis aux fantaisies d'un souverain, et n'oubliant pas, comme de puissants voisins, ses devoirs sociaux pour ses intérêts industriels, on pourrait en douter et on en a douté. — M. Mayer ne manque cependant pas de raisons pour affirmer le contraire. Une société de culture morale stimule toujours les esprits et constitue

une garantie contre la tendance à demeurer au statu quo. Elle peut par son influence rendre moins rudes les frottements entre camps opposés dans les divers domaines de la vie nationale. Dans un pays où le peuple est souverain, il y a plus qu'ailleurs nécessité pour chaque citoyen de posséder une culture morale et sociale aussi complète que possible ; les sociétés de culture peuvent contribuer pour une bonne part à favoriser ce but. Ces mêmes associations ensuite préservent contre la prédominance des intérêts matériels sur les intérêts spirituels au sein d'un peuple ; or chez nous pas plus qu'ailleurs on n'est à l'abri de ce danger. Enfin si la Suisse n'est pas atteinte encore des maux qui affectent les nations plus considérables, le contre-coup ne peut pas manquer de s'y faire sentir tôt ou tard d'une façon ou d'une autre. Si l'on ajoute que la Suisse comme lieu de refuge pour les hommes persécutés pour leurs idées, a souvent été le centre où ont mûri de généreuses pensées destinées à gagner les peuples voisins, on ne saurait désapprouver la décision prise, de créer à Zurich le secrétariat international du mouvement moral et un séminaire pédagogique.

Ces dernières décisions datent du congrès international d'août-septembre 1896 à Zurich. On sait que la société de culture morale avait organisé à l'occasion de cette réunion une série de conférences publiques dans la ville de la Limmat. C'est des sujets traités, — la plupart, quoique pas tous, — par des membres de l'association, que nous informe M. G. Mayer dans un second bulletin (octobre, 2^e fascicule). Il est fait allusion aussi aux discussions animées auxquelles ont donné lieu les thèses de certains orateurs. Du reste toutes les conférences et parfois les controverses qui les ont suivies font l'objet d'une publication par livraisons, en cours depuis quelques mois : « *Ethisch-socialwissenschaftliche Vortragskurse, veranstaltet von den ethischen Gesellschaften in Deutschland, Oesterreich und der Schweiz, herausgegeben von der Schweizerischen Gesellschaft für ethische Kultur. — Züricher Reden. — Bern, Verlag von A. Siebert, 1896-1897.* »

Nous ne songeons pas à discuter ces différentes brochures. Les plus importantes seront sans doute celles du célèbre professeur d'éthique danois Dr Harald Höffding. L'idée plus ou moins admise par la plus grande partie des membres de l'association relativement aux principes moraux, *Ethische Principientehre*, a été exposée avec la clarté et le talent qui distinguent tous les ouvrages de M. Höffding. Disons-nous cependant qu'à notre avis cette sym-

pathie innée qui doit rendre compte de nos sentiments et actes moraux ne nous paraît pas constituer ce qu'il y a de plus fort dans l'œuvre de notre philosophe ? C'est un peu trop facilement résoudre le problème. La sympathie est quelque chose de bien complexe pour qu'on puisse la poser comme *principe* de la morale.

Citons encore pour terminer le *discours d'ouverture* du congrès de Zurich. Il est publié dans le numéro 20 des *Schweizerische Blätter für Wirtschaft und Socialpolitik*. M. le pasteur Pflüger, le président de la branche suisse, esquisse la marche du mouvement moral chez nous, et donne quelques renseignements sur les entreprises de la jeune société. C'est à elle entre autre que l'on doit l'introduction en Suisse de ces universités populaires si fort en honneur en Angleterre et dans certaines parties de l'Autriche et de l'Allemagne. L'hiver 1896-1897, Zurich, la première en Suisse, mettait en pratique l'idée de l'*University Extension*.

Il serait difficile de le contester : la Société Suisse de culture morale se montre pleine d'entrain et de sains désirs de réforme. Elle dirige son activité essentiellement du côté des problèmes sociaux et politiques, — elle a raison ; c'est un domaine où sans doute il y a plus d'avenir pour elle que dans d'autres.

A. SCHINZ.

REVUES

THE AMERICAN JOURNAL OF THEOLOGY.

Tel est le titre d'un nouveau *Journal* théologique dont le prospectus nous a été récemment adressé. Ce prospectus émane des membres de la faculté de théologie de l'université de Chicago. A la différence des journaux et revues qui se bornent à une partie plus ou moins restreinte du champ d'étude de la théologie ou qui sont inféodés à une certaine école ou une certaine tendance, *The American Journal* a l'ambition d'embrasser le champ tout entier et d'ouvrir ses colonnes à des travaux de toute nuance d'opinion pourvu qu'ils soient scientifiques par leur méthode. La « plateforme » du *Journal*, disent les éditeurs, ne peut s'exprimer mieux que par les deux mots *catholic* et *scientific*. Ils chercheront à obtenir la collaboration des savants les plus compétents de toute opinion religieuse, tant d'Amérique que d'Europe.